



**HAL**  
open science

## Plongée profonde au corail

Gilles Raveneau

► **To cite this version:**

Gilles Raveneau. Plongée profonde au corail. Techniques & Culture , 2021, 75, pp.96-111.  
10.4000/tc.15648 . hal-04815412

**HAL Id: hal-04815412**

**<https://hal.science/hal-04815412v1>**

Submitted on 2 Dec 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

---

## Plongée profonde au corail

Entre techniques du corps, altération de la conscience et altérité sous-marine

Gilles Raveneau

---

**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/tc/15648>

DOI : 10.4000/tc.15648

ISSN : 1952-420X

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 12 mai 2021

Pagination : 96-111

ISBN : 978-2-7132-2874-2

ISSN : 0248-6016

**Référence électronique**

Gilles Raveneau, « Plongée profonde au corail », *Techniques & Culture* [En ligne], 75 | 2021, mis en ligne le 01 janvier 2024, consulté le 29 juin 2024. URL : <http://journals.openedition.org/tc/15648> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tc.15648>

---

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.



# Plongée profonde au corail

## Entre techniques du corps, altération de la conscience et altérité sous-marine

Parmi les formes de la plongée sous-marine, la pêche au corail est sans nul doute l'une des plus engagées et des plus dangereuses. Elle fait partie de ces plongées extrêmes réservées à un petit nombre de pratiquants et de professionnels. Il est périlleux en effet de rejoindre le *Corallium rubrum* qui vit sur des rochers ombragés, dans la pénombre des grottes, des tombants, des failles ou des falaises, le plus souvent en dessous de 50 mètres et au-delà, car le corail a besoin d'une température suffisamment fraîche pour se développer. Vivant dans l'ombre, se nourrissant de particules en suspension apportées par les courants, il est devenu rare à très faible profondeur du fait de sa croissance lente et de son exploitation intensive depuis des siècles pour la confection de bijoux et d'œuvres d'art, sauf dans les réserves protégées comme en Provence ou en Catalogne où l'eau n'est pas trop chaude en été.

Au terme « pêche », on préférera celui de « cueillette », laquelle est saisonnière et se pratique en scaphandre autonome à parfois plus de 100 mètres de profondeur. À l'aide de sa marteline, le corailleur (il s'agit d'une activité masculine) casse la branche de corail à sa base et la fait tomber dans son panier. À l'instar de la pêche ou de la chasse, la cueillette est connue comme une activité qui rompt avec la vie courante et l'univers quotidien. L'espace s'y charge d'un sens différent, s'« ensauvage » à l'image des individus qui ne sont plus soumis aux règles de la vie quotidienne (Bromberger & Lenclud 1982 : 23). Cette rupture est d'autant plus marquée que les activités de cueillette se réalisent dans des lieux vécus comme lointains (séparés du cadre de la vie ordinaire) et dans un temps hors du temps (contraint et habituel), cyclique bien souvent (saison des cueillettes végétales). Ce sont des parenthèses spatiales et temporelles qui produisent une rupture, l'individu étant transporté hors de lui et de ses occupations ordinaires, ce qui engendre tension, ferveur et passion. Mais l'effet d'altérité est d'autant plus important pour les corailleurs qui aménagent leur existence autour d'une expérience aléatoire en prise directe avec un milieu sous-marin hostile. En choisissant une logique d'affrontement avec la nature,

ils se socialisent par le risque et la prise de risque. Les accidents mortels en témoignent. Ces hommes entretiennent avec la plongée, en quête de corail en eau toujours plus profonde, des rapports où règne la mise en jeu de leur corps exposés à la narcose, ou ivresse des profondeurs, à la menace de l'accident, à l'épreuve de leurs sensations : le vertige du fond, la mort, la peur, le défi à l'égard de leurs émotions et de leur passion.

Les réflexions présentes s'adosent à une enquête ethnographique comparative au long cours sur la pêche au corail en Méditerranée (Raveneau 1999) réalisée en Tunisie, au Maroc, en Italie et en France, plus particulièrement en Corse et en Sardaigne où l'activité y est toujours intense. Commencées en 1992 et poursuivies de manière continue jusqu'en 2000, mon enquête et mes relations avec les corailleurs n'ont jamais cessé depuis<sup>1</sup>. Au fil des années, ils n'ont eu de cesse de me faire comprendre combien la mer est un environnement hostile, qu'elle est froide, trouble, obscure, corrosive, traversée par des courants puissants, habitée par des animaux dangereux. Qu'elle est surtout un monde où les lois de la pression sont déterminantes et où l'utilisation d'un appareillage technique sophistiqué est nécessaire. Pour pratiquer cette cueillette à haut risque, il faut en effet pouvoir vivre en profondeur, sous une pression ambiante supérieure à la normale, y respirer et remonter ensuite lentement à la surface. Tout cela pose un certain nombre de problèmes techniques dont la plupart ont été résolus de manière satisfaisante.

En revanche, le choix d'un mélange gazeux respirable reste au cœur des difficultés rencontrées par la plongée sportive et professionnelle pour atteindre de plus grandes profondeurs. L'air comprimé respiré sous pression occasionne en effet un certain nombre de troubles psychiques et moteurs du fait de l'intoxication du système nerveux par l'azote : la narcose. Du fait de sa toxicité, son usage en est interdit au-delà de 60 mètres. Or, c'est précisément au-delà de cette limite que les corailleurs séjournent régulièrement. Ils sont donc soumis plus que tout autre plongeur à une puissante narcose qu'il leur faut apprendre à reconnaître et à maîtriser, de manière à assurer leur sécurité tout en travaillant. Alors que les corailleurs s'immergent à l'air comprimé jusqu'à 90 voire 100 mètres, certains choisissent d'utiliser un mélange à base d'hélium afin de descendre plus profondément en réduisant les effets narcotiques des gaz respirés. Certains plongeurs utilisent aussi des recycleurs à circuit semi-fermé purifiant l'air expiré de son CO<sub>2</sub> et permettant une inspiration renouvelée. Mais ces solutions ne sont pas sans générer d'autres difficultés, comme une plus grande dangerosité et l'allongement considérable du temps de décompression à l'hélium.

Cet article traite des manières dont les corailleurs gèrent les limites physiologiques et mentales de ces plongées au corail par l'usage des mélanges gazeux, de techniques du corps et d'affects qui renvoient à différentes facettes d'une économie pragmatique et symbolique. Nous verrons comment les contraintes de cette activité et du milieu subaquatique mobilisent des techniques corporelles et mentales spécifiques qui entrent en résonance de manière singulière les unes avec les autres et qui permettent d'expérimenter un autre rapport au monde, à soi et à son corps ; un autre rapport aussi à son double imaginaire, la peur et l'épouvante, dont la Méduse mythique, qui se cache au fond et surgit au détour des narcoses, représente la figure la plus emblématique.

## Entre deux eaux

En Sardaigne et en Corse, la cueillette du corail se pratique au large et en équipe de deux le plus souvent : un corailleur et un marin. Arrivé sur le site de plongée choisi, le corailleur détermine, grâce au sondeur, le rocher où il compte s'immerger, puis le marque avec une balise personnalisée ou « pédagne », reliée, au fond, par un fil qui lui permet de se jeter à l'eau, à l'endroit déterminé. Tandis qu'il se prépare, le silence installe sur le bateau une atmosphère de recueillement et de concentration. Seuls les gestes comptent, toujours les mêmes. Les objets, les instruments, doivent être à leur place ; les personnes présentes ne doivent rien déranger.

Le travail du marin, les « yeux de surface », consiste à coller au plus près du corailleur. Il doit connaître ses habitudes et l'organisation de son équipement : la palme gauche avant la droite, le couteau après le profondimètre, etc. Le corailleur aura pris soin de lui faire savoir quel type de plongée il va effectuer (d'exploration, de récolte), à quelle profondeur il va descendre et quelle sera à peu près la durée de sa présence au fond<sup>2</sup>. Une fois le corailleur habillé, le marin approche le bateau de la « balise ». Avant de sauter à l'eau, le corailleur prend la « marteline » qui lui servira à « décoller » le corail de la roche et suspend à son cou un grand panier ouvert. Il y place un ou deux gros galets, pour « descendre plus vite » et un « parachute », poche rouge vif en nylon, autour duquel sont enroulés plus de 100 mètres de cordelette. C'est cette poche qui, gonflée d'air, remontera le panier de corail à la fin de la pêche et indiquera le lieu où le plongeur se trouve en train de faire ses premiers paliers.

En à peine deux minutes le corailleur rejoint les 90 ou 100 mètres qui le séparent du fond. Plus il descend, plus sa vitesse augmente. La lumière solaire pénètre de moins en moins et tout devient d'un bleu très sombre. À l'approche de la profondeur voulue, il gonfle son gilet stabilisateur pour ralentir puis arrêter sa descente. Pour se repérer, il allume sa lampe, maintenue le long de son avant-bras gauche par deux rondelles de chambre à air, par exemple, et laissant ses deux mains disponibles : les couleurs réapparaissent et son regard cherche des taches rouges, parfois auréolées de (polypes) blanc(s) : le corail. Le corailleur dispose de 15 à 20 minutes au fond avant d'entamer son long retour vers la surface. Tout allongement entraînerait des problèmes graves : paliers plus longs, consommation d'air plus grande, risques accrus d'accident de décompression, etc. La récolte du corail se fait méthodiquement, avec une grande économie de moyen. Toute action est dosée : souffle, mouvement, palmage, frappe de la base du corail.

Le temps écoulé, le corailleur « décolle » du rocher en gonflant son gilet. Il remonte à « bulles constantes » en le purgeant doucement au fur et à mesure de la remontée pour éviter le danger d'une accélération. Toutefois, certains préfèrent remonter vite jusqu'à mi-profondeur afin de prévenir une surconsommation d'air et, par là même, une dissolution plus importante d'azote dans le sang. Car ce sont ces bulles d'azote qu'il s'agit d'évacuer pendant les paliers de décompression. Son retour débute alors qu'il n'a pas encore atteint le dixième de la durée totale de son séjour sous l'eau. Au premier palier, il déplie son « parachute » et le gonfle à l'aide de son détenteur de secours, en faisant attention à ne pas emmêler ses cent mètres de cordelette. La légère secousse qu'il ressent dans la main lui indique que le parachute a atteint la surface. Il attend

**1. Corailleur habillé en attente du point d'immersion à l'arrière du bateau (Corse)**

On distingue une pierre sur le rebord du bateau qu'il mettra dans son panier lors de la mise à l'eau pour gagner en vitesse au début.

C'est le panier que l'on aperçoit, accroché à son cou par une cordelette. Le plongeur y fera tomber le corail récolté, à l'aide de sa marteline.



maintenant que le marin le voit et le récupère. D'ici là, il remonte palier par palier. Le marin qui, en surface, a, tant bien que mal, suivi le corailleur grâce à ses bulles, récupère la poche orange vif du parachute qui se dresse sur les flots: deux petites tractions suffisent pour créer la liaison. Le corailleur sait qu'il est « récupéré », tout comme la cargaison de corail, et continue ses paliers, accroché à une « gueuse » ou un « pendeur » de plomb de quinze kilos que le marin a jeté à l'endroit du parachute, sans risque désormais d'être perdu en mer. À quelques dizaines de mètres de la surface, au premier palier assisté, le marin fait descendre le « téléphone », « l'eau chaude » et le « narguilé ». Le corailleur finit ses paliers plus confortablement et en sécurité. Le « téléphone », un laryngophone qui se glisse sous la cagoule au niveau des cordes vocales, permet à une oreille de surface exercée, de comprendre ce que dit le corailleur. « L'eau chaude » est un petit tuyau de caoutchouc qui propulse de l'eau préalablement chauffée sur le bateau. Dans les profondeurs auxquelles évoluent les corailleurs la température est d'environ douze degrés. Malgré l'épaisseur des combinaisons, le froid gagne peu à peu du terrain augmentant les risques de décompression. Un soupçon de chaleur est alors le bienvenu aux derniers paliers.



2. Le corailleur est prêt à « se jeter » à l'eau au moment où le bateau arrivera sur la balise, la « pédagne », qui indique un rocher au fond. (Corse)

Quant au « narguilé », c'est un détendeur relié par un tuyau à une grande bouteille d'oxygène pur qui n'est utilisé qu'au dernier palier.

Sur le bateau, le marin entend la respiration du corailleur au « téléphone », une espèce d'ébullition régulière. Lorsque le panier est remonté sur le pont, il est commenté, les branches soupesées. Le marin « tenaille » le corail de manière à le débarrasser de ses impuretés et le rendre présentable pour la vente. Pendant ce temps, le corailleur accroché au pendeur finit ses paliers de décompression dans l'eau, ou bien remonte après ses premiers paliers pour « se mettre au caisson »<sup>3</sup>, surtout s'il s'est immergé à l'hélium. En effet, le temps de désaturation à l'hélium est plus important qu'à l'air, ce qui rallonge les paliers d'une manière difficilement supportable. Pour une plongée type à 100 m, il faut compter au moins quatre heures et demie de palier. Afin d'éviter cette attente en immersion, les corailleurs usant régulièrement du mélange à base d'hélium se mettent volontairement en accident de décompression. Ils ont alors exactement trois minutes pour se recomprimer dans le caisson hyperbare du bateau pour finir leurs paliers au sec.



## Privation sensorielle, ivresse des profondeurs

Les modalités de l'expérience des corailleurs sont largement déterminées par les contraintes du milieu sous-marin, la profondeur, les gaz respirés et les lois physiques de la pression. Elles ont partie liée à la logique interne de la pratique, au déroulement moteur et mental nécessaire à la bonne conduite de l'activité. Dans l'affrontement avec les éléments, entre un environne-



### 3. Tenaillage du corail qui vient d'être pêché pendant que le corailleur fait ses longs paliers de décompression (Corse).

Le panier de corail est remonté immédiatement du fond lorsque le corailleur arrive à son premier palier. Il envoie un parachute pour indiquer où il se trouve et accroche ensuite son panier à la cordelette de son parachute.

ment instable et menaçant et des plongeurs contraints par le risque et l'anxiété de s'adapter au plus vite, émerge un ensemble de connaissances pragmatiques et de savoir-faire qui détermine des comportements et une stratégie motrice. Ce façonnage corporel s'éclaire à son tour d'une confection mentale qui ne renvoie pas uniquement à la logique des situations extrêmes rencontrées, mais également aux normes et aux valeurs du groupe des corailleurs. Cependant, cette détermination par la logique de l'activité bute sur le fait que coexistent deux formes d'engagement corporel et mental dans la pêche au corail, liées en particulier à l'utilisation des gaz respirés: l'air et l'hélium.

On sait que l'air respiré sous pression occasionne un certain nombre de troubles psychiques et moteurs qui se caractérisent par une baisse du niveau de vigilance, une altération véritable de la conscience. La réalité échappe au corailleur, le monde perd sa consistance, il apparaît « déformé », « fantastique »,

« lunaire », « irréel ». La narcose survient dès 40 mètres. Pour le corailleur, la difficulté consiste à reculer cette limite, à l'appivoiser, jusqu'au seuil de la perte de conscience. Mais tous les corailleurs ne travaillent pas à l'air. En outre, à partir d'une certaine profondeur et d'une certaine durée, l'utilisation de mélanges gazeux réduisant les effets narcotiques de l'air est une nécessité vitale.

La zone des 90 mètres atteinte, les corailleurs usent généralement de mélanges gazeux à base d'hélium, afin de réduire les effets redoutables de la narcose. Le plus commun d'entre eux, parce qu'aussi le plus facile d'utilisation, est ce que les corailleurs appellent, « la giclette ». Elle consiste le plus souvent à rajouter plus ou moins 10 % d'hélium à l'air

comprimé contenu dans les bouteilles. Le « trimix », quant à lui, est une association ternaire d'oxygène, d'azote et d'hélium en proportions adaptées à la profondeur maximale atteinte (typiquement au-delà de 40 mètres). Ces deux mélanges, bien que diminuant et retardant les effets narcotiques de l'azote, ne le réduisent pas totalement, au contraire de l'« héliox », mélange binaire d'oxygène et d'hélium qui permet de l'éliminer complètement au profit éventuel d'autres troubles à grandes profondeurs (au-delà de 130 mètres). L'immersion à l'hélium semble donc plus facile, puisque le plongeur n'a plus à faire face – ou du moins de manière réduite suivant le mélange utilisé – à la diminution de ses capacités motrices et psychiques. Ses ressources, ses aptitudes corporelles et ses connaissances peuvent se déployer entièrement et opposer, au danger, une défense plus efficace.

Être débarrassé de la narcose produite par la respiration d'air comprimé n'a pas de prix, parce que les risques qu'elle entraîne sont considérables. Mais les plongées au mélange sont plus coûteuses, les paliers de décompression demandent une plus grande rigueur et les accidents sont plus difficilement rattrapables que ceux qui se produisent en plongeant à l'air : « les accidents de décompression à l'hélium, ça ne pardonne pas », dit Diego. L'utilisation de l'air reste donc d'actualité, d'autant plus qu'en masquant la conscience du danger, elle agit comme un anxiolytique pensé comme nécessaire à la pratique. Pour certains corailleurs, ce qu'il faut éviter lorsqu'on est au fond, c'est de penser au danger. Laurent aime ainsi dire que « plus t'es con, mieux tu corailles » : la « connerie » serait précisément d'y trop penser. En entamant la vigilance et la lucidité, l'ivresse des profondeurs supprime en effet du même coup la conscience des risques. Pas totalement, heureusement, l'attention et le contrôle de la situation subsistent comme un système de surveillance périphérique. Mais parce que l'action se déroule « mécaniquement » et que le plongeur « ne pense à rien », la crainte s'évanouit et seule persiste la pensée du corail. Le corailleur est « obnubilé » et comme envoûté par sa recherche. Cet argument n'est jamais invoqué directement comme l'une des raisons qui décident les hommes à persévérer dans l'utilisation de l'air. Il est pourtant plus important qu'il n'y paraît car certains s'accommodent au contraire de la lucidité, de cette peur qui semble presque les fasciner. Niccolo raconte ainsi que, jusqu'en 1990, il s'immergeait à l'air jusqu'à 100 mètres et qu'ensuite il est passé à l'hélium, parce qu'il était trop « sur la corde raide » :

« À l'air, tu es narcosé [...] À l'hélium, c'est différent. Tu es vachement conscient, hyperclair, tu te rends compte de tout et tu te fais peur. C'est un ami sarde qui m'avait dit ça : "tu vas voir avec l'hélium tu te fais peur". Tellement tu es clair que tu te mets des idées en tête. Par exemple, tu te dis si j'ai une panne de détendeur à cette profondeur, sûr que j'y reste. Et alors, tu as l'impression que ton détendeur marche mal, qu'il est dur. Tu essaies l'autre, c'est pareil. Cette année, je suis descendu à 105 mètres à l'hélium. D'un coup, au fond je me suis dit : "putain si j'ai un accident, j'y reste à cette profondeur". À l'hélium, tu te rends vraiment compte de la profondeur à laquelle tu es et tu te fais peur. La peur ne m'a plus quitté jusqu'au palier ! »

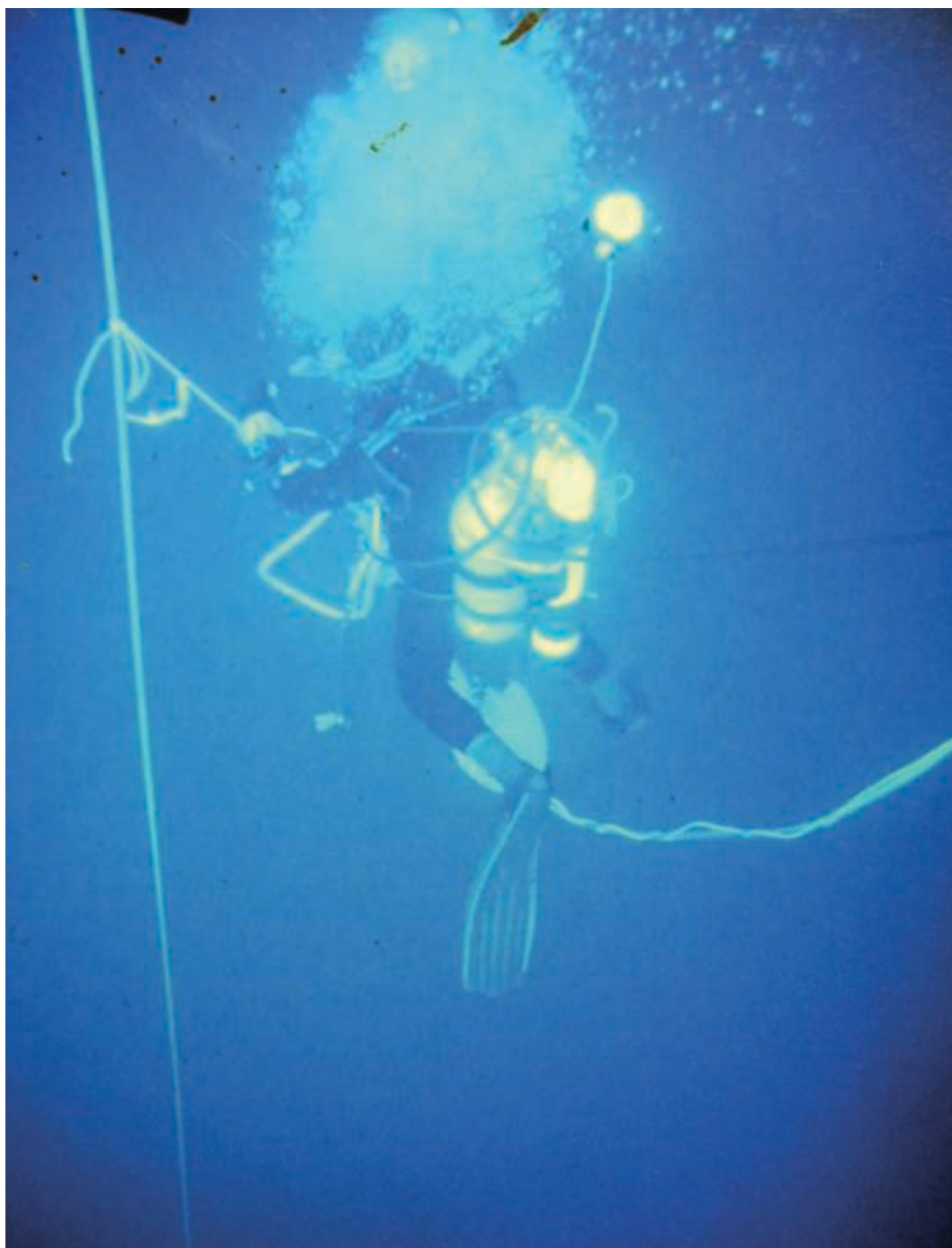
Les plongées au mélange, par l'abaissement du seuil de la narcose, par le retour de la conscience des risques qu'elles provoquent, rétablissent la peur dans l'exercice de l'activité. Or, cette peur peut aussi paralyser. Entre air et hélium, les corailleurs procèdent ainsi à des choix

techniques qui, dans les deux cas, soulignent l'importance de conserver une part d'impensé au cœur de la pratique, pour mieux la réaliser. Ce que transforme en revanche le contenu gazeux des bouteilles, ce sont les manières de faire, les perceptions, les sensations et les états mentaux qui y sont associés. C'est cela qui perturbe les corailleurs qui passent d'un gaz à l'autre. C'est aussi la raison pour laquelle la peur fait irruption, dans les profondeurs, en cas de changement de gaz respiré. Non seulement par la conscience accrue des dangers, lorsqu'ils passent de l'air à l'hélium ou, à l'inverse, par la suppression progressive de la lucidité, en cas de transition de l'hélium vers l'air, mais aussi parce que les perceptions longuement élaborées au contact d'un gaz spécifique se mettent à « flotter ». Les perceptions ne constituent plus des repères sûrs, habituels ; elles ne sont plus à leur place et les automatismes ne sont plus efficaces. On comprend alors que les corailleurs cherchent à perdurer dans l'utilisation d'un même gaz tout au long de la saison et/ou tout au long de leur carrière, même si ce dernier n'est pas le plus adapté à leur pratique.

## **Une altérité radicale aux frontières du sensible**

Parallèlement à la détérioration du raisonnement logique, la narcose s'accompagne d'une atteinte de la perception du corps d'autant plus accentuée qu'en immersion les plongeurs sont en état de relative apesanteur. Parfois, ce sont les limites mêmes des corps qui semblent se fondre dans le monde sous-marin. « C'est comme si une partie de ton corps, surtout ta main, se transformait, disparaissait » (Jean-Pierre). À d'autres moments, c'est le sentiment d'être en dehors de son corps qui est éprouvé. Cette dépersonnalisation est à raccorder à l'impression de double conscience que les corailleurs expérimentent régulièrement : c'est « une sorte de dédoublement, une partie de toi observe l'autre de façon non rigoureuse » (Jasper), « c'est comme si quelqu'un à l'intérieur de moi me regardait avec des jumelles » (Cédric). Dans le bouleversement de leurs perceptions et de leurs sensations, sous l'emprise de la narcose, les corailleurs sont littéralement « ailleurs ». Cet ailleurs n'est pas seulement l'altérité radicale de l'environnement extérieur des fonds sous-marins obscurs et de ses habitants, mais aussi une expérience intérieure. Celle de devenir étranger à soi-même. Elle s'exprime physiquement par le ralentissement moteur, la perte des repères spatio-temporels et la modification des perceptions sensori-motrices, ainsi que, mentalement et émotionnellement, à travers des troubles de la mémoire immédiate, de l'attention et de l'humeur (bouffées d'angoisse ou d'hilarité), des expériences de sortie de soi et de dédoublement. Ces modifications de conscience varient en fonction du contenu comme de la qualité de la conscience elle-même, mais également en fonction de la manière dont les sujets sont en relation avec leur état psychique.

La modification sensorielle, la perte des repères, la sensation de vertige et la détérioration mentale se doublent d'un sentiment de toute-puissance pour les corailleurs qui contrôlent la situation et arrivent à travailler malgré les forces contraires, la « pression » du milieu. Ce contrôle jusqu'au point limite semble arracher à la mort le droit d'exister. La nature liquide dans laquelle



4. **Corailleur**  
lors d'un de ses paliers  
de décompression  
(Sardaigne)

Les liens visibles sont le pendeur, auquel il est accroché par une cordelette pour éviter les variations de profondeur, et les tuyaux de l'eau chaude et du narghilé, reliés au bateau.

ils évoluent redouble en effet l'au-delà de leurs altérations corporelles et psychiques, la mer étant le théâtre de nombreuses légendes et mythes (Graves 1958, Sébillot 1983) où le monde sous-marin est souvent doté d'une nature spécifique représentant le chaos, l'indifférencié, l'origine. Tandis que l'immersion, dans la ritualité archaïque occidentale, qui symbolise la mort suivie d'une renaissance, est centrale dans de nombreux rituels. Descendre au fond de la mer pourrait être perçu comme une mort symbolique suivie d'une gestation (la remontée et les paliers de décompression) et d'une renaissance (la sortie hors de l'eau). En expérimentant les limites de la profondeur, du corps et de la conscience, les corailleurs seraient-ils dans un échange symbolique avec la mort et ses représentants comme la Gorgone Méduse qui, au seuil du monde, est gardienne de la frontière entre la vie et le néant ? Elle demeure en effet « au plus profond de la mer ou de la terre, des gouffres caverneux » (Vernant 1985 : 51, 80), dans cet espace-limite de l'extrême, celui dont on ne revient pas, là où voir est l'équivalent de mourir pétrifié, là où précisément se trouve le corail.

## **Une descente aux sources sensibles et techniques du mythe**

Quand la légende laisse accroire que le corail est né du sang écoulé de Méduse décapitée, créant une filiation fictive entre les deux types d'être, la zoologie contemporaine considère les gorgones, les méduses et le corail comme appartenant à la même famille : celle des polypes aquatiques, les cœlentérés. Les unes sont des formes fixées (le corail, la gorgone), l'autre une forme libre (la méduse)<sup>4</sup>. Les gorgones restent souples dans l'eau, selon leur plus ou moins grande imprégnation de calcaire et se figent lorsqu'elles en sortent ; le corail, lui aussi animal à fleur vivant en colonies, conserve sa rigidité quel que soit le milieu. Ainsi, le corail pétrifié, engendré par la Méduse pétrifiante du mythe, retrouve-t-il la même filiation dans la réalité. Narcosé, il n'est pas rare de confondre une gorgone avec Méduse, comme ce corailleur à 88 mètres de profondeur :

« [...] Oh, oh ; c'est une grande gorgone rouge, toute enroulée sur elle-même [...]. Ô soyeuse, Ô venimeuse. C'est un charme lancé en dansant avec une écharpe très très longue et des contorsions hindoues, hypnose, métamorphose, tout ceci n'est que trop évident mais pourquoi bouge-t-elle, rouge, rouge, cette vipère de Shiva qui est un commanche malgré sa coiffure à aigrette inca, lente, froide, infinie douceur qui ralentit et enchante = 88 mètres, tiens, cela se lit en se lovant, ma cavalière est un serpent à plumes –Palme qui la fait bouger. Qui la fait bouger ? Palme ? Qui la fait être ? Moi ! Qui la fait être moi [...]. Le corail ressemble aux gorgones mais il n'en est pas, quoiqu'on appelle tout cela d'un nom de légume, végétation –Végétation ? On devrait dire végestation, végestatif, végestérone ? On dit bien progestérone. Progestérone et gorgone, OK, tout se tient, ce sont les viscères, les enfers de la Mer noire et rouge, filtrée par un regard hagard... » (Honoré-Castellin 1987 : 32).

Dans ce récit d'expérience de narcose, nous pénétrons dans un monde où il est possible de passer de l'autre côté du miroir, comme le souhaitait André Breton.

Les images mentales de cette immersion s'articulent autour de la gorgone que le plongeur a en face de lui. Celle-ci devient le monstre mythologique que l'on reconnaît à ses divers attributs, notamment son ondulation effrayante et tentaculaire. Son regard pétrifiant, ensuite, qui métamorphose en pierre celui qui la regarde, rapprochant de manière troublante la rencontre sous-marine effrayante avec l'expérience de la narcose et celle de la privation sensorielle telles que nous les avons précédemment décrites. Dans l'obscurité des fonds sous-marins, sous la pression du milieu liquide, du stress, de la modification sensorielle et émotionnelle comme des perturbations mentales dues aux gaz respirés, il suffit en effet de peu de choses pour voir surgir la Gorgone Méduse dont le corail est une sorte de double inversé<sup>5</sup>. Les polypes d'une étrange branche de corail en fleur dans une grotte ou sous une roche, ballottés par le courant sous la lampe, une forme mouvante inattendue, une gorgone ou une anémone suggestive, un poisson qui surgit d'un tombant, une présence informe dans une cavité, un rocher aux formes bizarres, une ombre portée par la lumière artificielle du phare, tout est propice au surgissement inattendu d'images et d'affects. Et rappelons que si Carl von Linné, en 1735, a retenu le terme de méduse par analogie avec celle du mythe (la Gorgone-aux-cheveux-de-serpents), c'est que nombre de signes distinctifs de la légende se retrouvent dans l'animal marin. D'abord, l'enchevêtrement des tentacules qui s'étirent et se rétractent comme le font les serpents. Mais aussi sa relation supposée avec les ténèbres des fonds marins, que vient alimenter sa disparition saisonnière et sa phosphorescence de nuit qui marque l'imagination : elle est comme une vision d'outre-tombe, aux portes de l'Hadès. Méduse est justement un soleil noir qui mêle la lumière et la nuit. Comme une vaste planche de Rorschach, les fonds sous-marins sont susceptibles d'évoquer des images mentales renvoyant à ce que Charles S. Peirce a conceptualisé comme « double représentation » (de chose et de mot), de « double signification » (signe et sens) et de « double référence » (réalité externe et réalité interne) (cité par Juillerat 2004).

Malgré la concentration et la vigilance des corailleurs, des images mentales et des associations d'idées incongrues apparaissent inévitablement durant la plongée. L'imaginaire, voire l'inconscient à fond ouvert, est débridé par l'immersion profonde. L'activité psychique, les représentations comme les affects ne cessent pas, bien au contraire. La peur elle-même n'est jamais loin, tant l'activité se déroule sur une ligne de risque où la moindre erreur peut avoir des conséquences graves. Elle peut survenir à tout moment comme la fois où Jean-Pierre, surnommé la Baleine, remonte à toute vitesse, paniqué, d'un fond de 90 mètres parce qu'il dit être tombé nez à nez avec un requin ! Il faut le convaincre de redescendre au plus vite pour se recomprimer à mi-profondeur pour éviter l'accident de décompression et la mort. Après coup, lui-même ne sait plus très bien ce qu'il a vu au fond. Une forme gigantesque, une apparition, un énorme poisson, un requin ou un thon... La Gorgone Méduse peut-être, la figure de sa peur et de son épouvante.

Pour Jean-Pierre Vernant, « voir la Gorgone, c'est la regarder dans les yeux et, par le croisement des regards, cesser d'être soi-même [...] [l']œil se perd dans celui de la puissance qui le regarde comme il la regarde, [...] il est lui-même projeté dans le monde auquel préside cette puissance. Dans la face de Gorgô s'opère comme un effet de dédoublement » (1985 : 51). Le regard et la vue fournissent au mythe de la Gorgone Méduse l'un de ses axes majeurs. La circularité de l'œil et

la réciprocité du voir et de l'être-vu sont les thèmes centraux de la dramaturgie méduséenne (Vernant 1985 : 77). L'épreuve qu'impose le roi Polydectès à Persée consiste à triompher d'un interdit visuel : s'emparer de ce dont le regard donne la mort. Il s'agit d'œuvrer sans regarder et sans être aperçu. Condition qui inverse l'équivalence entre vivre et voir, car devant Méduse voir et être vu signifie mourir<sup>6</sup>.



5. Tête de Méduse  
en corail (Ajaccio, Corse)  
Vitrine de la bijouterie  
La boutique du corailleur

À porter son regard sur ce qui est interdit de voir, on risque l'aveuglement. Or, les corailleurs crèvent la surface de la mer en descendant dans le fond des océans.

Ce faisant, ils transgressent les limites respectées par les pêcheurs, ces navigateurs de la surface. Pour ces derniers, plonger ne consiste pas seulement à se perdre et à errer dans un monde inconnu et dangereux. En regardant des choses « dont le[s] pêcheur[s] considère[nt] qu'elles n'ont pas à être vues » (Jasper), les corailleurs brisent un tabou. Comme les pêcheurs se sont toujours sentis maîtres de la mer, on comprend qu'ils n'aient pas vu d'un bon œil l'arrivée des corailleurs, non seulement parce que ces derniers étaient souvent étrangers, mais aussi parce qu'ils n'étaient pas pêcheurs, au sens strict du terme et qu'ils transgressaient les interdits. Des conflits subsistent, ils dérivent de la concurrence pour un même espace marin, de l'intrusion des corailleurs dans les fonds, et des différences de culture et de mode de vie comme le souligne Armando, vieux pêcheur de Santa Tereza di Gallura (Sardaigne) :

« Les corailleurs, c'est à part [...]. Et puis, tu as vu le style qu'ils ont [il fait des gestes qui signifient qu'ils ont "la classe" ou qu'ils se donnent cet air-là]. Je les comprends pas, moi. [...] Il n'y a que ceux qui s'arrêtent qui ne meurent pas. Ils sont tous les jours sur le fil du rasoir. Il faut être un athlète pour faire ça [...] Il faut penser à tout, il faut même réfléchir pour respirer ! Il faut être fou pour faire ça... »

Jeter un œil sur l'au-delà de la surface, dans le monde de la nuit et des gouffres, c'est risquer l'aveuglement. Ce qui est caché aux regards humains doit le rester, telle est la logique de cette pensée symbolique. En faisant fi de cet interdit, les corailleurs s'exposent à ces états indéterminés propres à l'immersion profonde, à cette narcose qui « sent la mort » (Jasper). Sur les sentiers perdus des confins de la terre et de la mer, dit la légende, les héros côtoient l'Hadès.

## Jeu de miroirs, de surface et de fond

La Gorgone Méduse émerge parfois au détour d'expériences sous-marines effroyables. Elle exprime aussi le paradoxe d'une figuration de l'« incontemplable » en offrant une représentation à ce qui n'en a pas, une forme à l'informe, une image au chaos de l'expérience des plongées profondes au corail (Raveneau 2002). C'est en effet par la décapitation de la Gorgone par Persée que s'opère une transmutation donnant une visibilité jusqu'alors impensable. Mythe de naissance d'images, Méduse n'est accessible que sous forme d'icône. Elle est également productrice de représentations (Frontisi-Ducroux 1995 : 162) : l'un des moyens de donner corps à la peur étant justement de lui donner une figure. Or, fabriquer une *eikôn* qui représente l'effroi, c'est pouvoir, en ce cas, en supporter la vue. Méduse comme figure emblématique des monstres marins provoque ainsi l'épouvante. Elle est l'image du danger, de la peur et de l'épreuve du fond, à l'instar de celle que les corailleurs connaissent le jour de leur initiation pour avoir osé la regarder dans les yeux : « la fois où j'ai failli y passer » (Giorgio). Plonger à l'air ou à l'hélium ne change pas fondamentalement les choses de ce point de vue. Le choix du gaz à respirer est bien entendu fonction de la profondeur que les corailleurs souhaitent atteindre – et de leur pratique –, mais ces manières de gérer les limites physiologiques et mentales en immersion renvoient aux différentes facettes d'une économie pragmatique et symbolique de la pêche au corail : comment voir ce qui n'a pas à être vu. Autrement dit, d'un côté la puissante narcose ressentie par la respiration de l'air sous pression accentue les hallucinations et la confusion mentale ; les corailleurs voient la Méduse. De l'autre, le choix de respirer un mélange gazeux à base d'hélium, voire de l'hélium pur, permet de conserver un meilleur contrôle de la situation et une pleine conscience des risques encourus, sans pour autant arrêter la vie imaginaire et phantasmatique. Les corailleurs y expérimentent la peur et regardent la mort dans les yeux. En ce sens, ils n'échappent ni à Méduse ni à la logique de la plongée au corail.

L'expérience des corailleurs dans les fonds sous-marins relève *in fine* de leur double imaginaire, de l'émergence d'un autre soi-même capable d'affronter « la mort dans les yeux » (Vernant 1985), une forme de sacré sauvage qui ne dit pas son nom. Cet imaginaire est aussi celui d'une sociabilité masculine agonistique et de la participation à un univers d'hommes virils valorisant le risque, l'aventure et le courage ; d'hommes qui ne craignent rien ni personne. Cette vision du monde, de soi et des autres offre le choix de voir ou de ne pas voir, d'être lucide ou narcosé, de regarder la mort en face ou d'en détourner le regard, d'affronter sa peur et sa fragilité ou bien de les occulter, d'être conscient ou non des enjeux vitaux et existentiels auxquels expose la plongée profonde au corail.

Dans cet exemple, il y a plus que la mer et l'océan, ces univers abyssaux, insondables et liquides souvent utilisés comme symboles de l'inconscient (Ferenczi 2002) et relevant de « la formidable puissance de l'imaginaire [inconscient] sans lequel le symbolique n'aurait rien à signifier » (André Green, cité par Juillerat 2004 : 204). La pêche au corail est en effet une expérience anthropologique qui permet de traverser cette frontière et de remonter de ces plongées des images mentales et des expériences émotionnelles et corporelles proches des initiations



classiques étudiées par les ethnologues dans différentes cultures. L'épreuve dont il s'agit de sortir vainqueur produit une altération physique et mentale suffisante de l'individu pour qu'il réalise psychologiquement le passage d'un état à un autre et, ce faisant, qu'il soit admis dans un autre groupe par un changement de statut social (Van Gennep 1981, Turner 1990, Zempléni 1991). Il n'est pas donné à tout le monde d'être corailleur, d'être reconnu par ses pairs et de faire partie du groupe.

De ce point de vue, les plus belles branches conservées par les corailleurs chez eux ou sur leur bateau sont comme des trophées et des talismans. Ils les gardent non seulement pour leur esthétique, leur taille et leur forme exceptionnelle, mais également comme preuve de leur valeur, de leurs exploits et des plongées qui ont failli leur coûter la vie. Elles représentent aussi la mémoire des territoires sous-marins parcourus, des trésors trouvés, des découvertes exceptionnelles de grottes ou de tombants « bourrés de corail » qui brillent d'un feu rouge sous la lumière des lampes dans le noir des fonds sous-marins. Et qui continuent de briller dans leurs yeux lorsqu'ils en parlent.



## Notes

1. Les prénoms ont été changés pour plus de discrétion vis-à-vis d'un milieu où le silence, le secret et le souci de la réputation sont au fondement de la culture du groupe.
2. La durée est déterminée, par des tables de plongée, en fonction du profil et des contraintes de l'immersion : profondeur maximale atteinte, utilisation de l'air ou du mélange, quantité de gaz contenue dans les bouteilles, circonstances propres à la plongée du jour et à l'état du plongeur.
3. Un caisson de décompression hyperbare sert à recomprimer les plongeurs suite à un accident. Il est équipé généralement d'un sas à médicaments et relié à des réserves suffisantes en air et en oxygène contenues dans de grandes bouteilles de dix mètres cube.
4. Le corail occupe une place spéciale dans l'imaginaire et fascine par sa résistance à la pensée classificatoire. Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, le corail est pensé comme un minéral, voire un végétal. Ce n'est finalement qu'en 1725 qu'est émise l'hypothèse du corail comme animal. Cet « arbre-animal » est en effet composé de très nombreux polypes à tentacules, qui secrètent un squelette solide sur lequel ils s'épanouissent en colonies. De la classe des anthozoaires et de la famille des Coralliidés, le corail rouge de Méditerranée ou *Corallium rubrum* (Linnaeus, 1758) appartient ainsi à l'embranchement des cnidaires, dont font également partie les méduses et les anémones de mer. Même si les corailleurs savent que le corail est scientifiquement considéré comme un animal, ils parlent de « branche » pour désigner un pied, de « tronc » pour sa base. Le corail est aussi « en fleurs » lorsqu'ils découvrent ses polypes ouverts au fond de la mer. En parallèle, ils évoquent aussi, comme les artisans, des métaphores minérales : cette « pierre » (précieuse), « dure » ; cet « or rouge » est un « bijou » que chacun cherche comme « la grotte au trésor » ; cette grotte vierge emplie de corail qui ferait leur fortune (Raveneau 1999).
5. Rappelons que la légende dit que c'est du sang de la tête de Méduse qu'est né le corail et qu'il tient ses propriétés magiques de cette filiation. La décapitation de la Gorgone Méduse par Persée opère une transmutation qui permet une visibilité jusqu'alors impensable (Frontisi-Ducroux 1995 : 162). Le corail rouge protège du mauvais œil et il est un porte-bonheur sur presque tout le pourtour de la Méditerranée. Aujourd'hui encore, il n'est pas rare de déposer dans le berceau d'un nouveau-né en Corse une branche de corail pour le « protéger » du mauvais œil, pour lui porter chance (Desideri 1986).

6. Il y a un jeu mortel qui se cache sous le simple fait de regarder. Le sens en français en a été gommé, mais il reste dans ses synonymes allemands et anglais : « warten » et « to ward » qui ont la même racine.

Ainsi, regarder, c'est non seulement envisager le monde, mais aussi se protéger, faire attention, être sur ses gardes (Starobinski 1997).

## Iconographie

**Image d'ouverture.** Corail dans une faille rocheuse. Provence, Moyade ©Jean-Georges Harmelin, 2013.  
1-5. © Gilles Raveneau, 1995.

## L'auteur

**Gilles Raveneau** est ethnologue, professeur à l'université Lumière Lyon 2, membre du laboratoire Environnement Ville Société (EVS) et chercheur affilié au Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative (UMR 7186). Il conduit principalement des recherches sur les minéraux précieux, les épreuves corporelles et les conduites à risque, les émotions et la sensorialité, l'éducation populaire et les marges urbaines, étudiées dans une perspective transnationale.

## Références

- Bromberger, C. & G. Lenclud 1982 « La chasse et la cueillette aujourd'hui », *Études rurales* 87-88 : 7-35.
- Desideri, L. 1986 L'épousée pétrifiée. Vendetta, mariage et pétrification en Corse. Thèse d'ethnologie. Nanterre : Université Paris Nanterre.
- Ferenczi, S. 2002 *Thalassa. Psychanalyse des origines de la vie sexuelle* précédé de *Masculin et féminin*. Paris : Payot (Petite bibliothèque).
- Frontisi-Ducroux, F. 1995 *Du masque au visage. Aspects de l'identité en Grèce ancienne*. Paris : Flammarion (Idées et recherches).
- Graves, G. 1958 *Les mythes grecs* (t. I et II). Paris : Pluriel.
- Honoré-Castellin, V. 1987 L'ivresse des profondeurs ou la narcose à l'azote. Mémoire pour le CES de psychiatrie : Université d'Aix-Marseille.
- Juillerat, B. 2004 « Reconnaissance de l'inconscient », *L'Homme* 169 : 195-206.
- Raveneau, G. 1999 Chercheurs d'or en Méditerranée. La pêche au corail en Corse, Sardaigne, Maroc et Tunisie. Thèse d'ethnologie, Nanterre : Université de Paris Nanterre.
- Raveneau, G. 2002 « Méduse, le corail, le regard et l'envie », in E. Geistdoerfer, J. Ivanoff & I. Leblic dir. *Imaginer, Anthropologie maritime*. Paris : Peeters : 147-158.
- Sébillot, P. 1983 [1903] *Le folklore de France. La mer*. Paris : Imago.
- Starobinski, J. 1997 *L'œil vivant*. Paris : Gallimard.
- Van Gennep, A. 1981 [1909] *Les Rites de passage. Études systématiques des rites*. Paris : Picard.
- Vernant, J.-P. 1985 *La mort dans les yeux*. Paris : Hachette.
- Turner, V. 1990 [1969] *Le Phénomène rituel. Structure et contre-structure*. Paris : Puf.
- Zempléni, A. 1991 « Initiation » in P. Bonte & P. Izard dir. *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris : Puf : 375-377.

## Pour citer l'article

Raveneau, G. 2021 « Plongée profonde au corail. Entre techniques du corps, altération de la conscience et altérité sous-marine », *Techniques&Culture* 75 « Abîmes, abysses, exo-mondes. Explorations en milieux-limites », p. 96-111.